



## Se voiler la face, ou se la masquer dans l'espace public ?

Depuis cinq ans, nous sommes en guerre, à ce qu'il paraît... Jusqu'à présent, c'était contre le [terrorisme islamiste](#), on ne peut plus localisable et douloureusement perceptible dès qu'il se manifestait, en règle par paroxysmes explosifs si difficiles à anticiper en termes d'espace et de temps. La liberté de circuler, conforme au droit d'aller et de venir dans l'espace public, restait entière malgré l'état d'urgence instauré. La préservation de la sécurité et de l'ordre dans ce même espace impliquait et imposait de circuler à visage découvert pour rester identifiable, sous peine d'amende en cas d'infraction avérée.

Depuis peu, voici [un nouvel ennemi public](#). Autant le premier ne laissait planer aucun doute sur son existence et sa toxicité dès qu'il s'exprimait, autant celui-ci reste évanescent et volatil, laissant du coup libre cours aux « infox » les plus délirantes, tant il est invisible, impalpable, et aussi diffus, incolore, inodore et insipide que l'air que nous respirons. Autant le premier semait d'emblée la terreur, mais sans empêcher de se rapprocher pour se serrer les coudes dans tous les sens du terme en défilant tous ensemble pour se rassérer et pour bien montrer qu'il ne nous séparerait pas les uns des autres, autant le second non seulement tarde à faire vraiment peur tant il est insidieux, mais voilà qu'il nous empêche, au moment même où nous éprouvons le besoin de faire corps pour l'affronter sans paniquer, de nous toucher, de nous embrasser, et même de nous regarder vraiment en face pour nous parler. En effet, les gouttelettes de salive que nous émettons en discutant lui servent de vecteur, et désormais, c'est en étant non pas à visage découvert mais masqués, voire encagoulés pour soigner, qu'on préserve au mieux la sécurité de tous en barrant la transmission de cet agresseur qui peut nous ôter la vie à travers le souffle non pas d'une explosion

mais de l'air inhalé et infesté par ces postillons truffés de germes.

## **Le voile et le masque**

Plus que jamais donc, nous sommes en guerre. Pour en prendre conscience collectivement, il s'agissait jusque-là de ne pas se voiler la face. Désormais, c'est en se la masquant que se fait ensemble le processus d'appropriation de cette vérité. Le temps ne serait-il pas venu pour nous de mieux faire la différence entre une figure et un visage ? Après Emmanuel Levinas qui nous y invite depuis un bon demi-siècle, ces deux vagues successives d'assaillants vont peut-être nous conduire à mieux faire la distinction entre la totalité d'une figure et l'infini que reflète un visage : de la première, on peut faire le tour en recueillant exhaustivement l'ensemble de ses caractéristiques (couleur et forme des yeux, du nez, de la bouche et des cheveux, etc.) ou en fixant son image pour en déterminer l'identité comme pièce à conviction ; face au second, pas question de dévisager, de cadrer ou d'objectiver des traits, c'est un regard qu'il faut croiser voire soutenir, c'est à la nudité d'une expression venue d'ailleurs qu'il faut s'affronter, c'est à un appel qu'il faut répondre, c'est avec quelqu'un d'autre qu'on devra envisager de se recueillir.

Si donc les circonstances nous font perdre la possibilité de nous figurer l'ennemi, d'en mesurer la configuration avec nos simples sens non amplifiés par la technique, si les directives qui s'empilent nous privent des repères matériels qui d'ordinaire nous permettent de nous reconnaître par simple identification, tout n'est pas perdu pour autant : à nous d'exploiter au mieux les supports immatériels et les outils de reconnaissance déjà disponibles, d'ouvrir avec la créativité de nos enfants tellement plus à l'aise que nous en informatique des voies neuves de communication virtuelle, de faire preuve de présence d'esprit pour offrir le présent de notre présence et pour présenter à la vue de tous le visage des isolés par nécessité sanitaire.

## **Comment continuer à espérer contre toute espérance ?**

Présenter, ou représenter ? Et nous voilà renvoyés aux cultures qui traditionnellement ne représentent pas le visage, aux arts qui s'en tiennent aux

arabesques, aux mœurs fondant sur le sexe une séparation entre les visages qui peuvent être exposés en public et ceux qui doivent y rester voilés, ou encore aux prophètes qui fustigent le peuple idolâtre — où l'on confond la figurine fabriquée avec la face incréée de Dieu — en recourant à la métaphore de l'adultère : occasion de prendre conscience ou de se souvenir que spiritualité rime avec sexualité, que l'acte de chair cohabite avec la rencontre des esprits — des grands esprits ? — depuis la nuit des temps...

Mais revenons à nos réalités du jour, vues au travers du prisme du temps : voici cinq ans, nous avons en moins d'une semaine pris acte du danger et spontanément choisi d'investir massivement l'espace public pour exprimer notre détermination à lui faire face. Aux jours d'aujourd'hui, plusieurs semaines, voire plus, semblent nécessaires pour consentir en masse à l'obligation de déserrer l'espace public et pour manifester notre sens civique en nous calfeutrant chacun chez soi. Jusqu'à fin 2019, nos vies étaient entièrement structurées par des programmes millimétrés et des projets chronométrés. Et voici que tout est déprogrammé. Et voilà que l'incertitude quant à l'avenir menace de caducité tout nouveau projet. Comment anticiper et se projeter, bref, garder confiance et espérer dans ces conditions inédites ?

## **Deux drôles de guerres**

Avec ces deux menaces, celle de l'explosion de boulons, qui maintenant se double de l'implosion de virions, nous voici face à une efflorescence d'injonctions paradoxales, qui sont à la pratique ce que les contradictions sont à la logique : s'ouvrir aux autres en se repliant sur soi ; se mobiliser pour la santé publique en s'immobilisant au domicile privé ; se dévoiler pour être mieux identifiables, tout en se masquant pour être moins contaminants dans l'espace commun ; bien ériger les barrières des gestes régissant désormais nos relations mutuelles, mais sans fermer nos frontières, nos barrières avec les nations voisines. N'y a-t-il pas là de quoi perdre la raison, autrement dit de quoi céder à la pan-ique, étymologiquement à la peur suscitée par la soudaine et terrifiante apparition de Pan ?

Pan ! Outre l'onomatopée qui fait sursauter, ce nom renvoie à tout et à tous, et au dieu grec des bergers d'Arcadie, mi-homme mi-bouc, flûtiste virtuose : nos oreilles nous incitent à l'approcher, et notre nez à le fuir. Comme quoi les

injonctions paradoxales ne datent pas d'aujourd'hui, ni n'empruntent les seuls canaux de la raison. Et pourquoi cette terreur ? La mythologie propose des explications passant aussi par la vue, et d'autres par l'ouïe, mêlant encore plus ce qui en lui révoltait et attirait à la fois. D'une part en effet sa laideur repoussante aurait déclenché l'hilarité de tous les dieux de l'Olympe, ce qui en dit long sur l'ambiguïté des éclats de rire qui masquent parfois nos peurs face aux faciès grimaçants, sur la diversité des sens que peut revêtir le port d'un voile et sur la multiplicité des motifs qui peuvent conduire à s'en couvrir la face. Et d'autre part Furetière rapporte dans son dictionnaire éponyme qu'en connivence avec l'un des capitaines de Bacchus, Pan avait contribué à « mettre en déroute les ennemis par le moyen du grand bruit qu'il fit faire à ses soldats qui combattaient dans une vallée, où il avait observé qu'il y avait plusieurs échos, ce qui fit croire qu'ils étaient en bien plus grand nombre, de sorte que les ennemis s'enfuirent sans combattre » (1). D'où le nom de terreurs paniques pour désigner les frayeurs mal fondées, dont se repaissent les *fake news* (fausses informations) en alimentant la rumeur. Deux drôles de guerres se superposent, donc, et ont en commun la tenue blanche des soldats du front, que ce soit pour secourir les blessés ou pour aider les infectés à retrouver leur souffle.

Dans une seconde partie, nous reviendrons de la Grèce et de l'Antiquité vers l'actualité et vers la France, en faisant brièvement étape dans l'Italie de la Renaissance.

## **Joël Ceccaldi**

ancien médecin d'hôpital et référent des aumôneries sanitaires et médico-sociales de la région Nouvelle Aquitaine

(1) Cet extrait est cité par Alain Rey dans le *Dictionnaire historique de la langue française* qu'il a dirigé, à l'entrée « panique », p. 2546, tome 2, paru aux éditions Dictionnaires Le Robert, Paris, 2000.